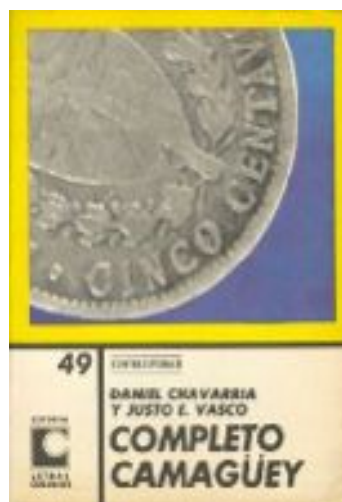
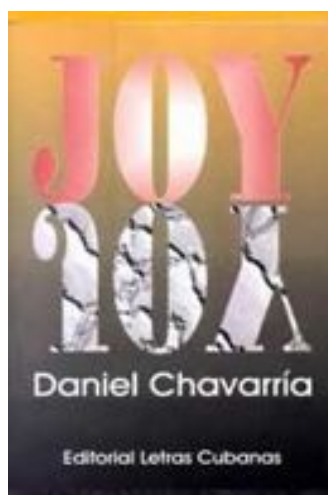


Il se dit à la fois « citoyen uruguayen » et « écrivain cubain ». Portrait de Daniel Chavarría en quelques vagabondages.

Par Michel Porcheron

Pour ceux qui pensent que Leonardo Padura est le seul grand écrivain de Cuba, pour ceux qui ont manqué les chapitres précédents sur Daniel Chavarría, sa vie, son œuvre, ses vagabondages, sa barbe blanchie, pour ceux qui aiment les aventures, le polar, la BD, les filles aux shorts très étudiés, la littérature jubilatoire, l'atmosphère moite de La Havane...

Que de chemin parcouru depuis *Joy* et *Completo Camagüey* (avec Justo E. Vasco), les premiers écrits de Daniel Chavarría, publiés à La Havane en 1978 et 1983 ! Avec le temps et la chaleur, leurs pages sont devenues jaunies et cassantes.

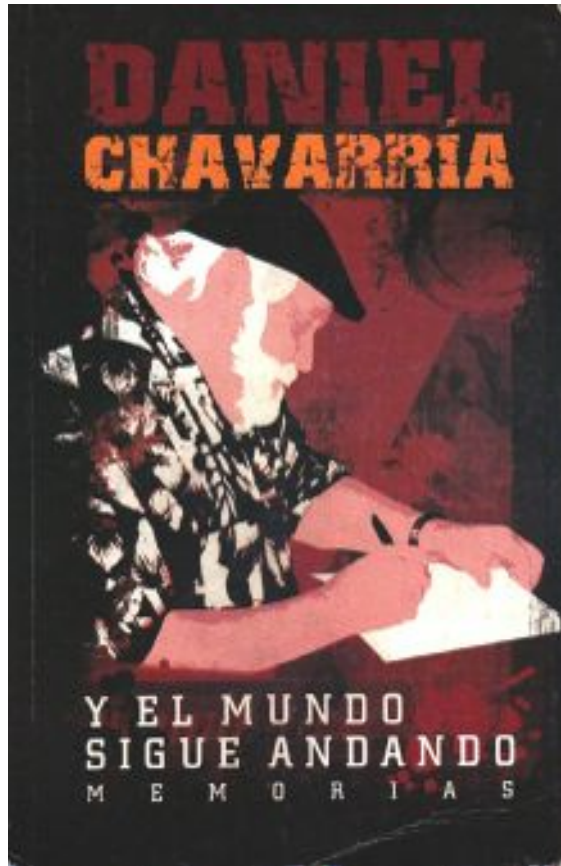


Voir le « *Adiós Muchachos* » du 23 janvier dernier, sur le site.

« *Citoyen uruguayen* » mais « *écrivain cubain* », ou l'inverse, comme il aime à se définir lui-même, *El Chava*, à la barbe blanchie de sage, pas si sage que ça, encore moins assagi, y compris quand il fait l'auguste avec sa boule rouge sur le nez, n'aura donc rien publié pendant les 45 premières années de sa vie...il est né en novembre 1933, à San José, Uruguay.

C'est qu'il avait probablement mieux à faire avant de se lancer dans l'écriture. Là encore que de chemin parcouru. La vie même de Daniel Chavarría, est un véritable roman (1) à la manière d'un héros de son collègue et ami le Mexicain Paco Ignacio Taibo II.

Tentons l'exploit d'évoquer en quelques modestes paragraphes une vie tumultueuse que l'intéressé lui-même – et avec quelle jubilation! -- a réussi à résumer en seulement 589 pages (1).



Il quitte son pays natal pour l'Europe (avec une première escale en Espagne) où il mène une vie de « vagabondages » jusqu'à ses 23 ans. De retour à Montevideo-- après avoir été expulsé des Etats Unis pour une affaire de papiers -- il s'inscrit en pré-universitaire, passant avec succès, huit mois plus tard, les examens de 35 (!) matières.

En 1958, il s'inscrit au PC uruguayen. En mars 1960, « *Fidel fut mon idole (...) Et je fus ébloui par le Che* ». Il est à Buenos Aires en juin 1961, puis se rend au Chili d'où il gagne le Pérou, en mai 1963, puis c'est un court séjour en Bolivie, avant de gagner le Brésil où il vit jusqu'à fin 1964. Il séjourne ensuite à Bogota, Colombie, à Cartagena de Indias (où il apprend la mort du Che), à Buenaventura fin mars 1968 « *où se passèrent des choses inattendues, insolites, qui peu de temps après provoquèrent un changement important dans ma vie* ».

Il y fait notamment la connaissance de l'évêque Gerardo Valencia Cano, proche de la guérilla colombienne naissante, avec qui il « travailla » de juillet 1968 à octobre 1969. « *Je me consacrais à la préparation de la guérilla corps et âme* ».

Ya a bordo de la avioneta, un piloto jacarandoso y locuaz, con su habladito paisa, se presentó como Alfredo Palacios, que a nombre de AVIANCA nos daba un cordial saludo y anunciaba la salida del vuelo número tal, con rumbo a Bogotá, Cundinamarca, blablá...; y yo pensé: «Si tú supieras, coño, cuál es tu rumbo...»

Mais à la suite d'une trahison, pour éviter la prison et la torture« *je pris la décision de fuir*

au plus vite », le 27 octobre 1969. « Je décidais de détourner un avion pour gagner Cuba ».

de unidos y perjurios.

De pronto, cuando ya estábamos a pocos kilómetros de la costa, Palacios llamó a la torre de control del aeropuerto de Santiago, donde le dieron instrucciones de dar una vuelta en redondo, para facilitar cierta rutina con los equipos de reconocimiento.

Ya oscurecido, tras el aterrizaje en Santiago, vimos las luces de varios vehículos acercarse a la avioneta. Uno era un jeep del que se apearon unos uniformados y el otro un Volga ruso, con el chofer y un hombre de civil.

536

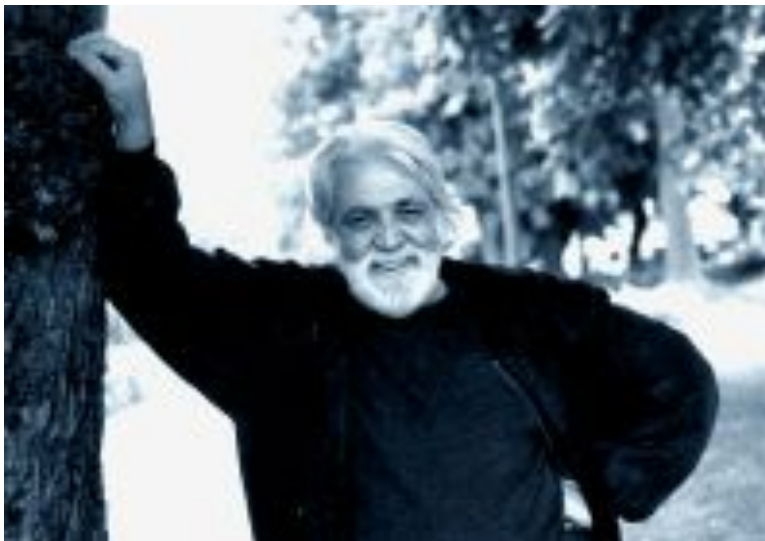
Ce qu'il fit. L'avionnette de Avianca avait décollé de l'aérodrome de Buenaventura («*Este vuelo va a Cuba, Maestro*» dit-il au pilote), fit une escale à Cartagena.

Puis l'appareil atterrit à Santiago de Cuba. Cuba, où il vit toujours,

42 ans plus tard.

Dans son *Y el mundo sigue andando, Memorias (2008)*, Chavarría consacre près de 20 pages (p 520- 539) à ce détournement ...rocambolesque. Personne alors ne pouvait penser, *El Chava* le premier, que l'Uruguayen, mettant un point final à plus de 15 ans de vagabondages, allait devenir, mais neuf ans plus tard seulement, un romancier (novelista) connu et reconnu, à Cuba d'abord puis en Amérique latine et en Europe.

En 1970, le polyglotte Chavarría est traducteur (en 4 langues) à l'Inra (Instituto nacional de la Reforma agraria) de Cuba. En 1971, il a alors 38 ans (!), Chavarría s'inscrit à la Faculté d'Art et Lettres, où cinq ans plus tard, il devient professeur de Latin, Grec et Littérature classique, exerçant une douzaine d'années. Ce n'est qu'en 1978 qu'il publie son premier roman *Joy*, après avoir été traducteur notamment de nombreux textes littéraires allemands pour El Instituto del Libro.



S'il devint écrivain, c'est au Cubain Roberto Fernando Retamar, (1930, poète et essayiste qu'on n'a pas à présenter) « *un de mes meilleurs professeurs* », qu'il le doit. Chavarría avait critiqué vivement un roman d'espionnage qui venait d'être publié à Cuba. « *Regarde voir si tu peux écrire quelque chose de mieux* », lui dit Retamar

« *J'en étais certain. Bien sûr que je pouvais. Je ne le remercierais jamais assez. Ce fut probablement le coup de pouce qui me manquait pour devenir écrivain* ».

Cinq mois plus tard, il mettait un point final à *Joy*, un best-seller à Cuba, puis en Europe de l'Est et à Moscou, les « marchés » sans devises de l'époque.

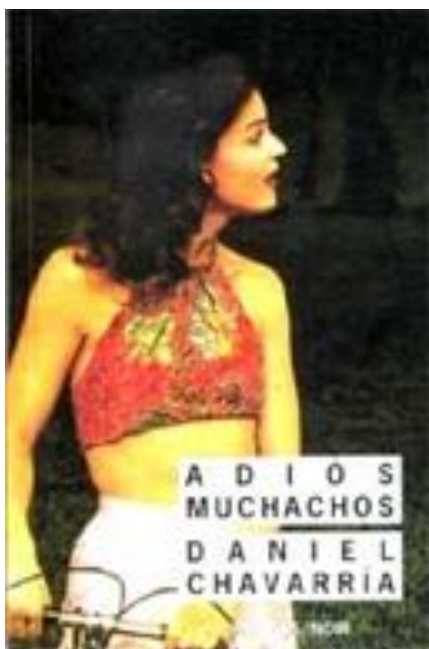


Roberto F.R

A cette époque là, Chavarría, dit-il, avait lu Georges Simenon, quelques titres de Dashiell Hammett, Raymond Chandler et surtout James Cain (*Le Facteur sonne toujours deux fois*) ainsi que John Le Carré (*L'Espion qui venait du froid*). Avec *Joy*, Chavarría, innovait : « *J'eu l'honneur, pour la première fois dans l'histoire de la littérature occidentale, de publier un roman à succès, avec comme protagoniste (el mayor Alba) un agent des services secrets d'un pays latino-américain* ». Un agent cubain contre des agents de la CIA. Une première.

Selon un « pointage » de 2008, Chavarría, avait à son actif quatorze romans. « *Y tengo otras tres novelas en proceso editorial* », précisait-il alors. On verra [plus loin](#) ce que depuis il a ajouté à une œuvre foisonnante.

Et voilà comment notre homme qui a multiplié les petits boulots, « *guide clandestin au Musée du Prado, contrebandier, fondateur en Allemagne, commercial de porte à porte un peu partout, promoteur de la revue Vision, chercheur d'or, vendeur de liqueurs au In Bond Store....* », a gagné sa vie d'abord avec Homère, Sophocle et Virgile... Puis avec ses propres œuvres, surtout après leur publication, à partir de 1987 dans le marché occidental avec devises, le tout grâce à l'entregent de deux hommes, l'Italien Marco Tropea et le Mexicain Paco Ignacio Taibo II.



Dessin de LAZ (Cuba)

En France, Daniel Chavarría, s'est fait un nom d'écrivain, sur qui on devra compter, dès la publication de son premier livre en 1996 (traduit par Jacques-François Bonaldi) *Un Thé en Amazonie, Tant Pis pour eux* (Ed. Rivages/Thriller). Mais c'est avec ***Adiós Muchachos*** en 1997, en France, chez Payot & Rivages (traduction française également de J.F.Bonaldi, JFB) qu'il connut le premier succès de vente, en France et partout ailleurs.

On peut consulter :

<http://www.payot-rivages.net/index.php?id=7&infosauteur=Chavarr%EDa%2C+Daniel>

Adiós Muchachos « comédie policière et érotique », valut à Chavarría, en 2002 la reconnaissance aux USA, des Mystery Writers Of America qui lui ont décerné l'Edgar du meilleur polar en anglais (traduit par le Cubain Carlos Lopez) et édité en poche (2001). Il fut le premier auteur latino-américain, à obtenir un tel prix. A cette occasion, le quotidien américain **The New York Times** publiait, dans sa version numérique, un long entretien avec Chavarría.

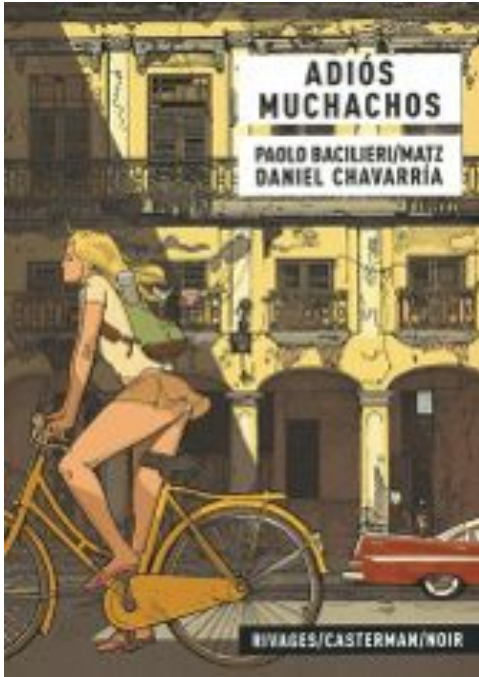


Bacilieri



Matz

Quatorze après la première édition française, « ***Adiós Muchachos*** » vient de faire l'objet d'une superbe version en BD (18,50 cm x 26, 124 pages) avec une adaptation scénaristique du Français **Matz (photo à droite)**, des dessins de l'Italien **Paolo Bacilieri (photo à gauche)** et les couleurs de **Romain Trystram**, pour les Editions Rivages/ Casterman/Noir (en six chapitres et Epilogues, 18 euros).



Re- voir notre CubaCoop : www.cubacoop.org

Mais faut-il dire BD ou roman graphique ou *one shot*, littéralement « un coup » ? Selon la terminologie tendance, up to date, un **one shot**, mot générique, est, dans l'édition, une bande dessinée qui n'appartient pas à une série. On parle aussi accessoirement de **one shot** pour une **fanfiction** courte comportant un seul chapitre.

Adiós Muchachos est une histoire à la fois sombre et loufoque où il est question de sexe, d'argent, et de beaucoup d'autres choses....Le conte de fées va virer au cauchemar. Avec ***Adiós Muchachos*** Daniel Chavarría, offre un polar cent pour cent cubain où il manie un humour qui n'est pas sans rappeler celui de Donald Westlake, c'est l'avis de tout le monde.

A ce stade, le bon réflexe (quand vous estimez que vous pourriez difficilement faire aussi bien) consiste à donner la parole à ceux qui à la fois savent et qui trouvent les mots pour le dire :

Selon le site spécialisé **Publik'Art**, « l'association de l'incontestable talent de Matz à l'écriture de Daniel Chavarría est une idée simplement lumineuse, surtout lorsque le scénario est teinté de noir comme ici. Le récit a tout pour lui : il s'agit d'un gigantesque cocktail no limit de sexe (à forte dose), d'accidents étranges, d'argent (à haute dose également) et forcément, lorsqu'on mélange l'ensemble, cela fait quelques blessés, voire quelques morts... donc un peu de sang ! L'oeuvre se révèle être assez follement crue voire barbare (à l'instar du personnage de la mère de l'héroïne), ce qui lui donne une dimension humoristique (mais de l'humour noir, hein) omniprésente. Le lecteur est emporté dans cette spirale infernale à grande vitesse, et dévore chaque planche avec toujours autant de surprises (en mettant une main devant les yeux bien sûr).



<http://publikart.net/adios-muchachos-une-bd-de-matz-daniel-chavarria-et-paolo-bacilieri-rivagescatermannoir>

De même, ajoute Publik'Art, en ce qui concerne le dessin sans fioritures de Paolo Bacilieri. Simpliste, sans être simple, il renforce l'aspect brut et complexe tant de l'histoire que des personnages (qui sont parfois même dessinés avec des traits caricaturaux). L'excès est bel et bien là, jusque dans les traits de l'auteur. C'est bien vu et remarquablement exploité. Totalement décalé dans le paysage du neuvième art, selon Publik'Art, **Adiós Muchachos** est un excellent one shot à réserver à ceux qui n'ont pas froid aux yeux.

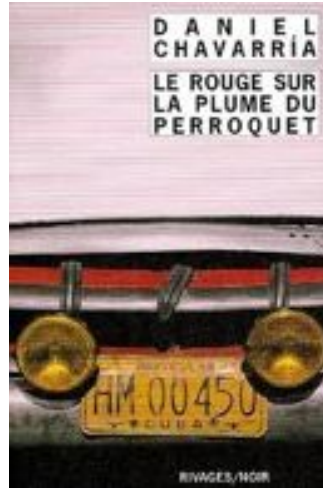
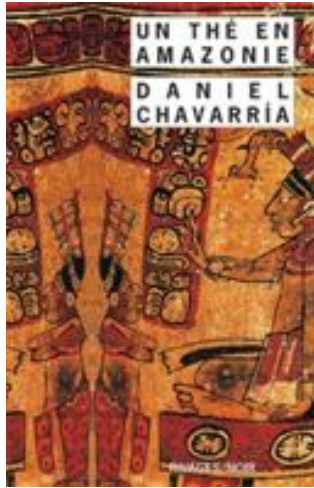
Déjà publié en italien, "Adiós Muchachos" va bientôt l'être en espagnol. La BD a fait un tour par Angoulême, fin janvier, lors du Festival International annuel de la BD.

Sept Chavarría en français

Chavarría, aventurier, ex chercheur d'or, génial touche à tout, helléniste non conformiste, scénariste pour la TV cubaine (*La frontera del deber*, 1987), pour le cinéma (*Plaf*, de Juan Carlos Tabio, 1988), grand lecteur depuis toujours, donc grand érudit, polyglotte, de nombreuses fois primé (2), un fidèle depuis toujours de « *La Semana Negra* » annuelle de Gijon, Asturias, est devenu une des voix majeures du roman policier et du roman tout court (latino, disent ceux qui aiment les catégories).

Avec en français, chez Rivages *Un thé en Amazonie* (1996, traduction de JFB, *Allá ellos*, 1991)/ *Adiós Muchachos* (1997, JFB, *Adiós Muchachos*, 1994)/ *L'œil de Cybèle* (1997, René Solis et Mara Hernandez, *El ojo de Cibeles o El Ojo Dyndimienio*, 1993)/ *Boomerang* (avec Justo Vasco, 1999, JFB *Contracandela*, 1995 (3), *Madrid*,

[cette année-là](#) (2001, Hélène Gisbert, *Aquel año en Madrid*, 1999, premier livre autobiographique)/ [Le rouge sur la plume du perroquet](#) (2003, JFB, *El rojo en la pluma del loro*, 2001)/[La sixième île](#) (2004, René Solis, *La sexta Isla*, 1984).



Voir : http://www.payot-rivages.net/livre_Adios-muchachos-Daniel-Chavarría_ean13_9782743601980.html

Roman policier, polar, roman noir, thriller machiavélique ? En réalité, tout roman de Chavarría, est tout à la fois un roman social, d'espionnage, d'aventure, historique, philosophique ...Un roman complet. Il touche à tous les genres, les mélangeant toujours avec une verve, un humour plutôt noir, un sens du sarcasme et une réussite insolentes. Avec son habituelle maestria, il joue souvent avec la forme du puzzle, multipliant apartés, incises et digressions, insérant naturellement passages d'érudition et de sensualité, aventures et politique, picaresque et thriller international. C'est encore l'avis de tout le monde.

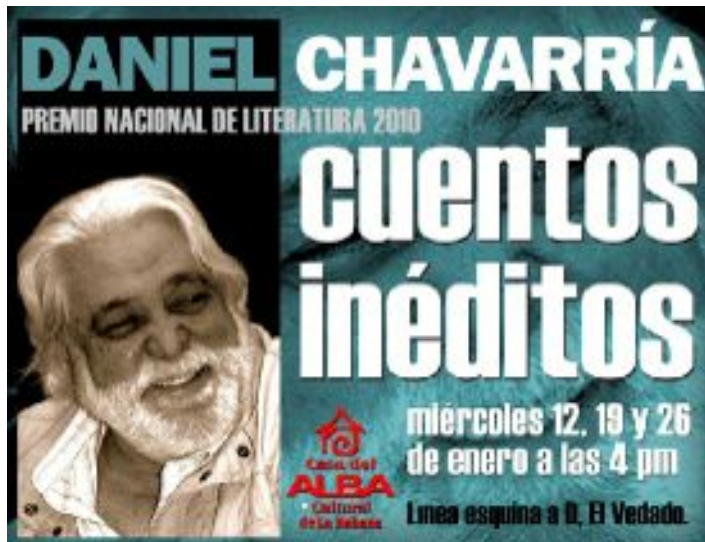
Chaque page de l'œuvre de Chavarría, rouge et noire, est jubilatoire.

Dernières nouvelles de Chavarría

Son tout dernier livre, celui là de nouvelles, 16 au total, **Juguete nuevo** (littéralement Jouet neuf) a été au menu de la Feria Internacional del Libro 2012. Selon l'annonce de l'éditeur, il comporte aussi un CD où l'auteur lit huit autres nouvelles.

Chavarría a eu l'occasion d'expliquer que des tentatives antérieures d'écrire des nouvelles avaient échoué du fait de sa prédilection pour les trames complexes, comme on les retrouve dans ses romans. Il y a plusieurs mois, un « déclic » à partir d'une « bonne idée » fit qu'il boucla sa première nouvelle en trois heures seulement... Le tout à la veille de ses 80 ans... (4)

A l'occasion de cette Feria, plusieurs rééditions ont été proposées au public cubain et aux visiteurs étrangers : Joy, Viudas de sangre, Una Pica en Flandes et Priapos.



Livres en espagnol non traduits :

Joy, 1978 (rééditions en 1979, 1983, 1986) / *Completo Camagüey, con Justo Vasco*, 1983, 1990 / *Primero muerto*, 1986 / *Viudas de sangre*, 2004 / *Príapos o Lo que dura dura*, 2005 / *Una pica en Flandes*, 2006 / *Y el mundo sigue andando (Memorias)*, 2008

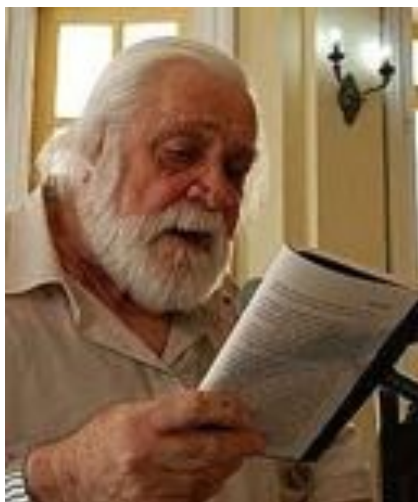
NOTES :

(1) Daniel Chavarría a raconté sa vie, chaque ligne est jubilatoire, dans *Y el mundo sigue andando, Memorias* (Ed. Letras Cubanas, La Habana, 2008, 589 p.), non traduit en français. On l'a vous déjà dit, pour les francophones hispanophones, à lire d'urgence.

(2)- *Premio Nacional de Literatura en Cuba*, en 2010, D.Ch a accumulé les prix. Pour ***Joy*** il obtint en 1978 à Cuba le prix Capitán San Luis, récompensant le meilleur roman policier publié à Cuba dans les années 70, avant d'avoir le prix de La Critica du ministère de la Culture, en 1984 pour ***La sexta isla***.

En 1992, il a été avec **Allá ellos** (1991), le lauréat du Premio Dashiell Hammett (« La Semana negra » de Gijón) qui récompensait le meilleur polar (mejor novela policiaca) en langue espagnole de l'année 1991.

El ojo de Cibeles (1993) lui a valu plusieurs prix tant à Cuba, qu'à Mexico (Premio Planeta-Joaquín Mortiz, 1993), à Montevideo (Premio de Educación y Cultura, 1994), et Pescara (Italie, prix Ennio Flaiano, 1998)



El ojo en la pluma del loro (2001) a été récompensé à La Havane (Premio Casa de las Américas, 2000 et Premio de la Crítica). **Viudas de sangre** (2004) a reçu le Premio Alejo Carpentier 2004. **Príapos** (2005) lui a valu le prix Ciudad de Palma Camilo José Cela.

Un oubli dans ses prix serait indépendant de notre bonne volonté.

Dans *Lo que dura, dura* (Ediciones B, S.A, pour Zeta bolsillo), 10 pages d'annexe sont consacrés à « *Cubanismos y terminos en lengua yoruba* ».

Tous les livres de D. Chavarría ont pour décor Cuba, à l'exception de *El Ojo de Cibeles* et *Una pica en Flandes*.

(3)- Dans une courte « **Note des auteurs** », en introduction de *Boomerang* (1999), Chavarría et Justo Vasco écrivent ce qui suit, pièce intéressante et d'une claire franchise pour mieux comprendre le nouveau cap que prit Chavarría, écrivain cubain et citoyen uruguayen :

« Fin 1983, encouragés par le succès du premier roman que nous avons écrit à quatre mains — *Completo Camagüey* — nous nous décidâmes à tenter de nouveau notre chance dans le même concours, dont le règlement, que nous acceptions alors sans rechigner, prévoyait explicitement une approche didactique de la lutte contre le crime et les criminels à Cuba et un traitement louangeur des forces qui y faisaient face. Voilà comment nous écrivîmes *Primero muerto...* qui décrocha à son tour le premier prix du concours et qui, tiré à quatre-vingt-cinq mille exemplaires, disparut des librairies en un peu plus de deux semaines, vanté par les critiques et les collègues.

Certains allèrent jusqu'à dire que son protagoniste, Tony Santa Cruz, était le meilleur personnage (négatif, bien entendu) du roman policier cubain. D'autres...

D'autres, lecteurs complices, de bons amis ou de moins bons, vinrent nous dire carrément ou en tournant autour du pot ce qui les turlupinaient tous : le triomphe de la loi sur Tony Santa Cruz, sa capture, sa condamnation et son exécution ne signifiaient pas le triomphe de la justice au sens moral. Le seul personnage — bien que le moins coupable — sur qui retombait tout le châtiment de la société était justement celui qui, au fil du roman, finissait par gagner en dignité et par refuser son animalité de délinquant acculé. Bref, Tony Santa Cruz était victime d'une « approche didactique » et d'un « traitement louangeur des forces de l'ordre ».

Presque dix années, plusieurs romans et une crise du papier appelée à se prolonger à Cuba plus tard, nous avons vieilli comme auteurs et perdu de notre naïveté. Nous n'envoyons plus de romans à des concours soumis à des exigences didactiques ou laudatives. Et il y a beau temps que nous nous sommes rendu compte qu'il existe, non des personnages « positifs » ou « négatifs », mais des hommes purement et simplement plongés dans des circonstances aussi variées et dissemblables que l'existence humaine en soi.

C'est à partir de ces présupposés et — nous le reconnaissons — très influencés par le nouveau roman policier en langue espagnole où la vérité l'emporte la plupart du temps sur les vœux pieux ou les préceptes, que nous nous sommes décidés à reprendre le fil conducteur de *Primero muerto...*, laissant Tony Santa Cruz et Margaret Gaylord tracer eux-mêmes les voies tortueuses de leurs vies, les aidant tout juste à mettre les épisodes en ordre. C'est ainsi que *Boomerang* a vu le jour.

Nous pouvons assurer les lecteurs qui connaissent *Primero muerto...* qu'ils ont entre les mains un roman nouveau, dont les coïncidences avec le premier ne concernent que les cent premières pages. Et qu'ils vont en tirer bien plus de plaisir. Tout comme nous en l'écrivant. Daniel Chavarría et Julio Vasco (traduction de JF. Bonaldi).

(4)- Entre 1971 et 1987, Chavarría a vécu dans le quartier de la Copa, Miramar, à 40-A y Primera, à une encablure de 36-A y Tercera, notre adresse à cette époque là (1974-1980).

Si un jour mes histoires
me manquaient
je serais perdu

De Daniel Chavarría (extrait de Cubarte, site culturel cubain)

(mp)